

guerres désastreuses, ils se virent réduits à la nécessité d'abandonner cette source de prospérité. Toutes ou la plupart des affaires tombèrent alors dans les mains des agens de la compagnie anglaise, ou des négocians britanniques libres qui commercent dans l'Inde sous sa protection. Avec leurs fonds, avec les fonds des naturels du pays qui prennent intérêt dans leurs opérations, ils envoient annuellement cinq ou six vaisseaux à Moka, neuf ou dix à Djedda, dont les cargaisons réunies sont vendues plus de vingt millions. A peine la dixième partie de cette valeur est-elle convertie en productions ou en marchandises. C'est l'or semé par les pèlerins, c'est l'or apporté de Suez, c'est l'or produit par le café, qui doit combler le vide immense qui reste à remplir.

xxi.  
Révolutions  
qu'a éprou-  
vées le com-  
merce dans  
le golfe Per-  
sique.

Le golfe Persique s'étend depuis le cap Moçandon jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Il est borné au sud et à l'ouest par l'Arabie, à l'est et au nord-est par la Perse. On lui donne deux cents lieues de long sur trente et quarante de large.

Au commencement du dix-huitième siècle, des aventuriers arabes fondèrent sur la côte orientale du golfe une monarchie qui subsista neuf cents ans. Le Portugal leur enleva Ormuz, leur capitale, ainsi que les autres îles qu'ils occupaient; et Chah-Abbas les subjuga sur le continent. Ils ne tardèrent pas à recouvrer leur indépendance, mais sans former proprement une nation. Ce ne furent plus que de très-petites tribus, qui ne te-

tenaient les unes aux autres par aucun lien, qui même se haïssaient en secret ou publiquement, et se faisaient souvent la guerre. Vainement on tenta à plusieurs reprises de les asservir de nouveau; aussitôt qu'elles se voyaient menacées du côté de terre, où aucune propriété digne d'être conservée ne les attachait, elles se réfugiaient dans les îles très-multipliées sur leurs parages, qui leur offraient un asile sûr.

Des rochers et des sables forment généralement le territoire que ces peuples occupent. Aussi la culture n'est-elle pas une de leurs ressources. Ils vivent de dattes, et surtout de poisson. La multitude de leurs rades leur donne partout la facilité de sortir sur leurs bâtimens de pêche; et il faut que la mer soit bien agitée pour qu'ils ne lui demandent pas le principal de leurs alimens. C'est l'occupation des cheiks comme des autres. Par leur travail ils doivent fournir à leurs besoins et aux besoins de leur famille. La côte occidentale du golfe est en tout semblable à la côte orientale. Sur les deux rives opposées, les habitans ont le même sol, la même nourriture, le même gouvernement; ils ont les mêmes dissensions, les mêmes travaux, les mêmes habitudes. Un moyen qui leur est également commun pour acheter ce qui leur manque, c'est la pêche des perles qui se fait à Baharein.

C'est, à l'occident du golfe, un groupe de trois ou quatre îles peu étendues, dont la principale

portait le nom d'Aual dans le moyen âge. Le petit archipel était de temps immémorial dans la dépendance de la Perse lorsque les Arabes le lui enlevèrent. Ces hommes entreprenans en furent chassés par les Portugais, qui à leur tour se virent forcés de le restituer à ses premiers maîtres. Depuis plus d'un siècle les tribus voisines s'en disputaient la possession avec un extrême acharnement, lorsque Nadir-Chah le rattacha à son empire. Ce fier usurpateur avait alors le plus vaste plan de domination; il voulait régner sur deux mers, dont il possédait quelques bords. Mais, s'étant aperçu qu'au lieu d'entrer dans ses vues ses sujets les traversaient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux despotes, de porter ses esclaves du golfe Persique sur la mer Caspienne, et ses esclaves de la mer Caspienne sur le golfe Persique. Cette double transmigration lui paraissait propre à rompre les liaisons que les deux peuples paraissaient avoir formées avec ses ennemis, et à lui assurer leur fidélité au défaut de leur amour. Sa mort anéantit ses grands projets, et l'anarchie où retomba la Perse offrit au cheik d'Abouchehr l'occasion de s'emparer de Baharein, où il règne encore.

Cet archipel, célèbre par ses perles à l'époque même où les autres îles du golfe entraient en concurrence avec lui, est devenu bien plus important depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que les siens aient essuyé une diminution

sensible. Cette pêche commence en avril, et finit en octobre. Elle s'étend à quatre ou cinq lieues. Tous ceux qui s'y livrent revoient chaque soir leur foyer, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payaient un droit à des galiotes établies pour le recevoir. Depuis la dernière révolution, le trop faible souverain ne l'obtient que de ses sujets.

Les perles de Baharein sont moins blanches que celles de Ceylan, mais beaucoup plus grosses. Si elles tirent un peu sur le jaune, elles conservent plus long-temps et mieux leur éclat que celles du Malabar. La coquille des unes et des autres, connue sous le nom de *nacre de perle*, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche qui se fait à Baharein est de trois à quatre millions de livres. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople et dans le reste de la Turquie, où l'usage en est très-étendu. Celles qui sont sans défaut se répandent dans tout l'Indostan. On ne doit pas craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Outre que cette production de la mer est la grande passion des femmes, elle est encore un objet de superstition. Il n'est point de gentil qui ne se fasse un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cette pratique chez un peuple où la morale et la politique sont en allégories, et où l'allégorie devient culte, cet emblème de la pu-

deur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées entrent bien dans la parure, mais ne peuvent pas servir aux noces; aussi valent-elles vingt-cinq ou trente pour cent moins que les autres.

La Perse, qui donna son nom au golfe dont il vient d'être parlé, est un des empires dont les annales du monde s'occupèrent davantage. Sa fondation remonte aux époques les plus reculées. Il fut célèbre dès son origine. Jamais peuple n'éprouva des destinées plus variées. On le vit alternativement opulent et pauvre, éclairé et sans lumières, de mœurs austères et de mœurs corrompues, se livrant avec ardeur aux plus rudes travaux et plongé dans la mollesse, fier et rampant, ravissant la liberté des autres et perdant la sienne, l'admiration de ses voisins et l'objet de leur mépris. La fortune ne lui épargna aucune des révolutions ordinaires aux vastes et despotiques dominations de l'Asie. Son sort était déplorable lorsqu'en 1499 il sortit du joug des Tartares pour subir celui des sophis, braves Arabes, qui prétendaient descendre du quatrième calife Aly, et tirèrent sa secte de l'obscurité où elle était tombée.

Chah-Abbas, surnommé *le Grand*, qui monta sur le trône en 1585, fut le prince le plus renommé de la nouvelle dynastie. Il conquit le Candahar, Bassora, plusieurs places sur la mer Noire, et chassa les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays

dont ils s'étaient emparés au-delà de l'Euphrate.

Les succès obtenus à la guerre rendirent de la force à l'autorité. Les grands avaient profité de la faiblesse du gouvernement pour se rendre comme indépendans : on les abaissa; et les postes importants furent tous confiés à des étrangers qui ne pouvaient ni ne voulaient former des factions. La milice était en possession de disposer du sceptre selon ses caprices. On la contint par des troupes étrangères qui avaient une religion et des habitudes différentes. L'anarchie avait rendu les peuples enclins à la sédition : on plaça dans les villes et dans les campagnes des colonies choisies entre les nations dont le caractère tranchait le plus avec le leur. Il sortit de ces arrangemens le despotisme le plus absolu peut-être qui eût jamais opprimé aucune partie du globe.

La tyrannie ne fut pas cependant sans quelques avantages. Les dissensions cessèrent, les lois acquirent de la force. Les travaux reprirent leur cours. Chacun put jouir paisiblement de sa fortune. Abbas attira tous les arts à lui, et les établit dans sa capitale et dans ses provinces. Les étrangers qui apportaient dans ses états un talent utile étaient honorés, étaient récompensés. Des Arméniens appelés à Ispahan introduisirent au centre du royaume l'esprit de commerce. Bientôt ces négocians et ceux des Persans qui surent profiter de leurs leçons furent envoyés dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée.

née et dans la Baltique , partout où les affaires étaient vives et considérables. Le sophi s'associait lui-même à leurs entreprises , et leur avançait des sommes considérables qu'ils faisaient valoir dans les marchés les plus accrédités de l'univers. Ils étaient obligés de lui rendre ses fonds aux époques convenues ; et s'ils les avaient accrus par leur industrie , il leur accordait des gratifications. Les toiles de l'Inde formaient la branche principale de ce grand trafic. Les Arméniens se transportaient eux-mêmes dans cette région , achetaient du coton , le distribuaient aux fileuses , le livraient aux fabricans , suivaient avec soin les procédés nécessaires pour donner aux ouvrages la beauté dont ils étaient susceptibles , et les envoyaient à leurs associés , qui les répandaient dans tout l'empire , dans les contrées limitrophes , dans les états du grand-seigneur , et jusqu'en Europe , où l'on contracta l'habitude de les appeler *perses*. Telle est l'influence des noms sur les opinions , que l'erreur populaire qui attribue à la Perse les toiles des Indes passera peut-être avec le cours des siècles pour une vérité incontestable dans l'esprit des savans à venir.

xxii.  
Liaison des  
Anglais avec  
la Perse.

Les Portugais , qui s'aperçurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Asie et avec l'Europe allait prendre sa direction par la Perse , mirent tout en œuvre pour rendre cette route impraticable. Abbas , également offensé de leurs ruses et de leurs violences , proposa aux Anglais , aussi

aigris que lui contre cette nation orgueilleuse et oppressive , de joindre leurs forces de mer à ses forces de terre pour la chasser d'Ormuz. La place fut attaquée par les deux alliés , et prise en 1623 , après quelque résistance. Les vainqueurs s'en partagèrent le butin , et la ruinèrent de fond en comble.

A quatre ou cinq lieues de ce rocher s'offrait , sur la côte orientale du golfe Persique , le port de Gambron , qu'on a depuis appelé Bender-Abassi. La nature ne paraissait pas l'avoir destiné à être habité. Il est situé au pied de très-hautes montagnes. L'air qu'on y respire est embrasé sans interruption. Des vapeurs mortelles s'y élèvent nuit et jour des entrailles de la terre. Les campagnes en sont noires et arides comme si le feu les avait brûlées. Malgré tant d'inconvéniens , l'avantage de sa position fit choisir cette rade par Abbas pour servir d'entrepôt au grand commerce qu'il se proposait de faire dans les mers d'Asie. Les Anglais furent associés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits , et la moitié du produit des douanes , à condition qu'ils entretiendraient constamment deux vaisseaux de guerre dans ces parages , pour les mettre à l'abri du ressentiment des Portugais et des brigandages de leurs corsaires.

Peu à peu Bender-Abassi , qui n'avait été jusqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs , devint une ville florissante. Les Anglais y portaient tous les objets de l'Orient et de l'Europe qui pouvaient

être consommés dans l'empire. Ils recevaient en échange des soies à cette époque plus recherchées qu'elles ne l'ont été depuis que la culture en est établie dans nos régions ; des laines de Karmanie, qui ressemblent beaucoup à celles de vigogne, et qu'on employait avec succès dans la fabrique des chapeaux et dans quelques étoffes ; des turquoises, qui entraient dans la parure des femmes ; des brocarts d'or d'un prix supérieur à ce qu'ont produit les plus célèbres manufactures ; des tapis, qui furent long-temps un des plus riches meubles des appartemens ; de l'eau rose, des dattes, des cuirs, des chevaux, des armes, des racines pour la médecine, des gommes pour la teinture, plusieurs autres articles dont les uns se consommaient aux Indes, et les autres dans l'Occident.

Les guerres civiles qui bouleversèrent la Grande Bretagne ne permirent pas à ses sujets de remplir long-temps les engagements contractés avec le gouvernement de Perse, ni de profiter des avantages que leur assuraient les transactions ; mais dès que le calme fut rétabli dans leur patrie, on vit reparaitre leur pavillon à Bender-Abassi. Ils y trouvèrent les Hollandais établis sur leurs ruines, et bientôt après y furent suivis par les Français. Aucune des trois nations n'y prospéra. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles, dont les cruautés et les sottises tendaient à rompre les liaisons de leur peuple avec les autres peuples. L'un de ces des-

potes était si feroce, qu'un grand de sa cour disait que *toutes les fois qu'il sortait des appartemens du roi, il tâtait sa tête avec ses deux mains pour voir si elle était encore sur ses épaules*. Lorsqu'on annonçait à son successeur que les Ottomans envahissaient les plus belles provinces de l'empire, il répondait froidement *qu'il s'embarassait peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laissassent la ville d'Ispahan*. Il eut un fils si basement livré aux plus petites pratiques de sa religion, qu'on l'appelait par dérision *le moine ou le prêtre Hossein* : caractère moins odieux peut-être pour un prince, mais bien plus dangereux pour ses peuples que celui d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces méprisables souverains, les affaires, abandonnées aux eunuques, comme elles l'ont été constamment dans les gouvernemens arbitraires de l'Orient, devenaient tous les jours plus languissantes. Les Afghans les réduisirent à rien.

Ces Afghans sont un peuple de Candahar, pays montueux situé au nord de l'Inde. Tantôt ils furent soumis aux Mogols, tantôt aux Persans, et le plus souvent indépendans. Ceux qui n'habitent pas la capitale vivent sous des tentes à la manière des Tartares. Ils sont petits et mal faits, mais nerveux, robustes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur manière de combattre est remarquable. Des soldats d'élite, partagés en deux troupes, fondent sur l'ennemi, n'observant aucun ordre, et ne cher-

chant qu'à faire jour à l'armée qui les suit. Dès que le combat est engagé, ils se retirent sur les flancs et à l'arrière-garde, où leur fonction est d'empêcher que personne ne recule. Si quelqu'un veut fuir, ils tombent sur lui le sabre à la main, et le forcent de reprendre son rang.

Vers le commencement du siècle, on vit ces hommes féroces sortir de leurs montagnes, se jeter sur la Perse, y porter partout la désolation, et finir par lui donner des fers, après vingt ans de carnage. A la même époque, les provinces où ils n'avaient pas pénétré sont ravagées par les Russes, par les Turcs et par les Tartares. Nadir-Chah réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands, mais en se montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une nouvelle source de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'est plus qu'un vaste cimetière, monument à jamais honteux de l'instinct destructeur des hommes sans police, mais suite inévitable des vices du gouvernement despotique.

Dans cette confusion de toutes choses, les navigateurs s'éloignèrent de Bender-Abassi. Il fut même abandonné sans retour par les Anglais, après que les Français eurent pris et spolié, en 1760, cet établissement dégénéré. Le peu qui s'y faisait encore de commerce se porta presque tout entier à Bassora.

xxiii.  
État actuel

C'est une grande ville que le calife Omar fit bâ-

tir, en 636, dans l'Irak-Arabi, quinze lieues au-dessous de la jonction du Tigre et de l'Euphrate, et à quelques milles du golfe Persique, où ces fleuves réunis vont se perdre. Une population immense s'y est réduite peu à peu à quarante ou cinquante mille âmes. Son sol, naturellement sec, et que les pluies fécondent rarement, ne produit guère qu'un peu de coton, et beaucoup de dattes.

Ce port devint, comme son fondateur l'avait prévu, un entrepôt considérable. Les marchandises de l'Europe et d'une partie de l'Asie y arrivaient par l'Euphrate, et celles des Indes par la mer. La tyrannie des Portugais, devenus maîtres d'Ormuz, interrompit cette communication. Elle se serait rouverte dans le temps de leur décadence, si ce malheureux pays ne fût devenu un théâtre perpétuel de discorde entre les Turcs et les Persans. Des succès répétés l'assurèrent enfin, en 1668, au grand-seigneur. Depuis cette époque la rade a recouvré une partie de son importance.

Cette amélioration ne s'est pas faite sans difficulté. Les habitans ne voulaient recevoir les navigateurs que dans la rivière. Ils prévoyaient que, si ces étrangers avaient la liberté de se fixer dans la ville, on ne pourrait leur faire la loi, et qu'ils garderaient dans leurs magasins ce qu'ils n'auraient pas vendu pendant une mousson, pour s'en défaire plus utilement dans un autre temps.

du commer-  
ce dans le  
golfe Persi-  
que, et de  
celui des An-  
glais en par-  
ticulier.